

22 AOÛT > ROMAN France

La fureur sans bruit

La vieillesse, Shakespeare et le quartier de Montparnasse à Paris sont les principaux personnages du nouveau roman de **Leslie Kaplan**.



Voilà une histoire qui, sans ressorts spectaculaires, en dit long sur les gouffres obscurs, l'insaisissable dépression de la vieillesse. Jean-Pierre Millefeuille, le personnage dont le patronyme donne son titre au dernier roman de la très perspicace Leslie Kaplan, est un vieux Parisien d'origine normande : il vit dans le quartier de Montparnasse – lieu familial de l'écrivaine –, rue Antoine-Bourdelle, à côté de la gare Montparnasse. Professeur de littérature à la retraite, spécialiste de Shakespeare qu'il peut citer par cœur dans sa version originale, il est veuf depuis une dizaine d'années et père d'un fils adulte. C'est un « vieux monsieur, portant beau, comme on dit dans Balzac », très urbain, sociable et curieux, décrit la narratrice qui l'a rencontré dans une brasserie et qui en esquisse le portrait subjectif, au début du livre, avant que le récit ne passe peu à peu à la troisième personne pour offrir un point de vue sur l'intérieur de la tête cultivée et le quotidien bourgeois de ce héros déclinant. Millefeuille a une vieillesse plutôt confortable, matériellement à l'aise, sans maux physiques associés. Ce n'est pas non plus un vieux solitaire : il compte des amis proches qu'il voit et qui prennent régulièrement de ses nouvelles, des femmes surtout. Il croise souvent aussi le livreur d'un magasin de DVD et un Africain chargé de la sécurité d'un magasin de sport, n'a aucun mal à engager la conversation avec les jeunes mères qui surveillent leur enfant dans les jardins du quartier, les touristes de passage, les serveurs des restaurants qu'il fréquente... Et quand la narratrice lui présente Zoé, la fille d'une de ses

amies, et son « amoureux » Léo, enseignant dans un lycée de banlieue, Millefeuille est séduit par ce jeune couple et une grande complicité intellectuelle s'installe entre eux.

Son quotidien est fait de routines organisées autour du travail : la rédaction d'un article destiné à une revue, consacré aux rois du théâtre shakespearien, Lear, Richard II, Henri V, Richard III, Macbeth... Cette recherche occupe ses matins. Dormir (mal) en rêvant ou cauchemardant selon les heures, se ravitailler à Monoprix et au marché, écouter de la musique, lire les journaux, recevoir de la visite ou se promener dans Paris... structurent le reste de son emploi du temps. Pourtant, insensiblement, les humeurs se dérèglent,

se désynchronisent. Le malaise grandit lorsqu'il croise dans la rue un ancien camarade clochardisé, puis un très jeune couple qui fait la manche et à qui il tente de venir en aide. Surtout, il ne parvient pas à s'intéresser puis à avoir un quelconque avis sur le premier chapitre d'un roman de Léo, en cours d'écriture, qu'il a pourtant demandé à lire... Dès lors, le récit consigne une alternance de moments de quiétude et d'agacement inopiné, d'ennui et d'exaltation, de fureur rentrée, aussi su-

bite qu'inexpliquée. D'émportements et de désœuvrement. « *La perspective de la journée s'étalait devant lui. Etalement de rien.* » Un délitement à l'œuvre. Jour après jour sans faire de bruit.

Le rythme du roman avec ses énumérations, ses phrases sans verbe, ses points de suspension, donne véritablement corps à l'égarement, à la confusion mentale qui, subtilement et implacablement, s'empare du vieux professeur dont les pensées s'ébauchent, se suspendent et fuient, comme le temps.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

“ *La perspective de la journée s'étalait devant lui. Etalement de rien.* ”
Un délitement à l'œuvre. Jour après jour sans faire de bruit.

Leslie Kaplan

Millefeuille

P.O.L

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 15 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-8180-1658-9

SORTIE : 22 AOÛT



9 782818 016589

Leslie Kaplan

HELENE BAMBERGER/P.O.L

22 AOÛT > ROMAN France

The song of silence

Pour la première fois, **Nathalie Rheims** consacre un livre à sa mère morte.



Ce livre n'a pas dû être facile à écrire pour Nathalie Rheims. D'ailleurs, elle a mis dix ans, après que sa mère fut morte, pour s'y risquer. Non point qu'elle ait eu à faire ce qu'on appelle communément son « travail de deuil ». Dans son cas, et c'est peut-être le plus terrible de cette histoire, son deuil était déjà fait : du vivant même de cette femme à qui elle reproche, somme toute, sinon de ne l'avoir pas aimée, du moins de l'avoir abandonnée à l'adolescence, juste quand une fille a le plus besoin de sa mère. Puis de l'avoir totalement sacrifiée à la passion délirante, exclusive et destructrice qu'elle a vouée ensuite à son second mari, un « sculpteur conceptuel » pontifiant, imbuvable, intéressé et infidèle, que Nathalie appelle « le vampire ».

Abordant pour la première fois le côté maternel de sa famille – une dynastie d'illustres banquiers juifs richissimes jamais nommés mais aisément identifiables –, Nathalie Rheims – ou plutôt sa narratrice – raconte l'enfance très particulière qu'elle a vécue, petite fille solitaire dans l'immense et sinistre château de Gambière, entre un « fantôme », le père aimant mais toujours absent,

TERRY RATAU/LÉO SCHEER



Nathalie Rheims

et un « hologramme », la mère évanescence. Et puis, alors que la jeune fille est en troisième, elle les abandonne, son père et elle. Nathalie ne la reverra qu'épisodiquement, le jeudi, pour des déjeuners formels et sans affection aucune. Elle lui en veut, et déteste son compagnon.

Le reste de la famille, de son côté, observe une réserve prudente et admet les fougades de la

« brebis égarée ». *Never explain, never complain* pourrait être sa devise. Respecter les conventions et ne rien dire. C'est ce que la jeune Nathalie a appris aussi. Quitte à faire quelques bêtises, sombrer un temps dans l'anorexie ou l'ésotérisme, se goinfrer de télévision. Écrire, surtout, très tôt et en secret, la meilleure façon d'exprimer sa rage, de s'affranchir de toutes les conventions. Ce qu'elle a parfaitement réussi. Avec ce quatorzième roman, qui se situe dans sa veine la meilleure, celle de l'intime, Nathalie Rheims signe sans doute son livre le plus personnel. Dans un style très épuré, presque acéré, elle alterne scènes dramatiques et cocasses. Comme cette « mascarade » de Noël à quoi la famille, toute juive soit-elle, se livre chaque année. La narratrice, elle, s'en moque. D'autant que, dans son cœur, elle s'est déjà convertie, touchée par la grâce du Christ.

« Celle qui se tait » prendra enfin la parole, et ne la lâchera plus, durant toutes ces années, construisant une œuvre singulière où cette évocation, à la fois d'une « mère inconnue » et d'un monde disparu, prend tout son sens.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Nathalie Rheims
Laisser les cendres s'envoler

LÉO SCHEER

TIRAGE : 20 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 256 P.

ISBN : 978-2-7561-0392-1

SORTIE : 22 AOÛT



9 782756 103921

23 AOÛT > ROMAN France

L'aventure du vide

Jakuta Alikavazovic explore la question de l'immatérialité dans la création artistique en imaginant une enquête sur une collection d'œuvres invisible.



En 1919, Marcel Duchamp offre à son mécène et ami Walter Arensberg une ampoule de pharmacie vidée et ressoudée contenant de la simple atmosphère. Il nomme l'œuvre *Air de Paris*. Poussant plus loin le bouchon de l'immatérialité, Yves

Klein organise en 1958 à la galerie Iris Clert une « Exposition du vide », qui consistait à montrer des murs blancs. Dans *La blonde et le bunker* de Jakuta Alikavazovic, c'est une collection tout entière, la collection Castiglioni, qui est qualifiée de « fugitive, voire fuyante – si tant est que ces termes puissent s'appliquer à une collection d'art ». Après s'être pratiquement fait violer dans les toilettes du Centre Pompidou par une belle blonde, Gray emménage chez cette dernière, une maison montmartroise aux allures de bunker. Dans la chambre d'amis, au rez-de-chaussée, afin d'éviter l'époux d'Anna au rez-de-jardin. Anna



Jakuta Alikavazovic

EMMANUEL TROUSSE/OLIVIER

est photographe et réalise des images uniquement éclairées au néon. Son mari, John Volstead, avec qui elle vient de « consommer leur divorce », est l'auteur d'un seul livre, *Les narcissiques anonymes*. Le grand écrivain stérile est obnubilé par la « collezione Castiglioni », cette réunion d'œuvres invisible et néanmoins mythique. A la mort de ce dernier, Gray hérite d'une ligne de son testament (Volstead lègue les murs du « bunker » à

sa femme et le sol à son amant) et également de la fascination pour la collection. Gray s'embarque dans une enquête qui le mène à Venise sur les traces du professeur Jasper Warski. Le grand spécialiste de ce mystère de l'art est assisté d'une charmante assistante, Vivian, qui n'est pas blonde mais néanmoins attirante.

Le quatrième livre de l'auteur de *Corps volatils* (L'Olivier, 2007, Goncourt du Premier roman) prend comme prétexte la quête de ce graal artistique pour tisser une intrigue borgésienne post-moderne qui mêle filature érotico-policière et vraie-fausse érudition : les références à la mythologie grecque ou à l'Histoire se mélangent gaie-ment avec les analyses du fictif théoricien de l'art Jasper Warski. La romancière, née en 1979, explore la question de l'immatérialité – la question du regardeur en arts plastiques, du lecteur en littérature – en imaginant une aventure ironique pleine de fantaisies. **SEAN J. ROSE**

Jakuta Alikavazovic

La blonde et le bunker

L'OLIVIER

TIRAGE : 7 000 EX.

PRIX : 16,50 EUROS ; 204 P.

ISBN : 978-2-8236-0062-9

SORTIE : 23 AOÛT



9 782823 600629

22 AOÛT > ROMAN France

Le Péan de Péan

Jean Grégor enquête sur le « contrat » dont son père, Pierre Péan, a été l'objet en 1983.



Sauf erreur ou omission, c'est la première fois que Jean Grégor dévoile sa filiation avec Pierre Péan. Le fils nous confesse que, dans son adolescence – il est né en 1968 –, il ne se rendait pas bien compte du métier qu'exerçait son père, journaliste d'investi-

gation têtue et sans concession, ni des dangers qu'il encourait.

Ainsi, dans ces années 1983-1984, alors qu'on aurait pu croire que l'arrivée de la gauche au pouvoir allait changer certaines mœurs et pratiques, un « contrat » avait été mis sur la tête de Pierre Péan, et un tueur, un certain Jean-Michel, chargé de l'éliminer. La raison ? Son document-choc, *Affaires africaines*, paru chez Fayard en octobre 1983, où Péan démontait le système de la « Françafrique » mis en place sous de Gaulle et pérennisé depuis. L'opération était pilotée par un « Gros Minet », dont les ordres seraient venus du sommet de l'Etat. Tentatives d'intimidation de l'éditeur, Claude Durand, appels anonymes, cambriolages, bombe en guise



d'avertissement... Et puis tout s'arrête, à cause d'une embrouille. Jean-Michel, tueur à gages de haut vol, annule la « mission ». Et il s'interposera encore, dans les années 1990, quand le « journaliste fouille-merde » sera de nouveau dans le collimateur du pouvoir. Entre-temps, la « victime » et son « assassin » seront devenus amis. Et Grégor aussi, avec Jean-Michel, qu'il a fini par rencontrer à Libreville, au Gabon, là où toute l'histoire africaine de Pierre Péan a commencé, en 1962.

Jean Grégor a mis longtemps à convaincre son père de le laisser enquêter sur cette histoire de « contrat », qui le fascinait et dont il projetait de faire un roman. Il a finalement obtenu un « *Fais*

ce que tu veux » en guise de sésame. Durant trois ans, il a été en quelque sorte le « Péan de Péan », rencontrant les amis de jeunesse de son père, l'interviewant, comme s'il s'agissait d'un étranger, de même que sa femme, Odile, mère du narrateur, qui vivait elle aussi dans sa jeunesse au Gabon. C'est là qu'elle et son futur mari se sont connus. Et puis il y eut un blocage, jusqu'à la fin 2011. Celui que Grégor appelle « Péan » hésite avant de laisser l'enquêteur interviewer Jean-Michel. Lequel détient les clés de toute l'histoire. Cela se fera enfin, et on comprendra tout.

L'ombre en soi est un livre unique, où un écrivain prend son père vivant comme personnage de roman, dans une démarche qui mêle amour et distance littéraire. L'entreprise était risquée, mais Jean Grégor s'en sort avec brio. C'est passionnant, émouvant, mené comme un thriller, avec le making of de l'enquête. Le jeune Péan parvient à nous surprendre à chaque livre. Et celmucci est son meilleur.

J.-C. P.

Jean Grégor
L'ombre en soi
FAYARD

TIRAGE : NC
PRIX : 19 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-213-66288-6
SORTIE : 22 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN France

Les égarements de Guillaume Berkeley

Dans le Paris de l'Occupation, un jeune homme moitié anglais, moitié français et tout à fait indécis va faire l'expérience de la fragilité d'un destin face à l'Histoire.



Méfions-nous des dandys. Certains ne sont que ce qu'ils paraissent ; d'autres ne paraissent qu'à seule fin de mieux se dissimuler. Ceux qui ont lu *Je pars à l'encontre* (Nil, 2011), ode à l'ami perdu, savent que Nicolas d'Estienne d'Orves est de ceux pour qui la

pudeur appelle le jeu de cache-cache. Il aurait été toutefois surprenant que ce livre, le premier dans l'œuvre de ce polygraphe invétéré, résonnant d'accents aussi confessionnels, n'ait pas ouvert quelque brèche dans son « système littéraire » jusque-là un peu forclus. En d'autres termes, que ses grands romans populaires et de genre ne bénéficient pas à leur tour de cette petite musique plus intimiste. C'est bien ce qui semble faire toute la force de ces *Fidélités successives*, sans doute un des livres événements de cette rentrée, avec lequel il rejoint Albin Michel. Le souffle du romanesque et de l'Histoire y est comme colonisé par un récit plus personnel, d'une douceur assez amère.

Il était donc une fois, sur la petite île anglo-normande de Malderney, Guillaume et Victor, deux



enfants rois, fils de la famille « régnante ». Victor aime l'aventure, Guillaume dessiner. Et ni l'un ni l'autre ne semblent savoir qu'il y a un monde au-delà de l'horizon, et qu'il est, en cette fin des années 1930, singulièrement menaçant. Sa rumeur, ses séductions aussi leur sont pourtant apportées chaque été par un visiteur intranquille, Simon Bloch, fils de marchands d'art, producteur de films, arbitre des élégances d'un Paris qui n'en manquait pas. Simon Bloch qui est assez intelligent pour comprendre que son patronyme va lui poser à très court terme de graves problèmes... Entre-temps, il aura « débauché » le jeune Guillaume de son île, de son amour naissant pour sa demi-sœur, Pauline, de son enfance en somme, pour en faire le « it boy » du moment dans la capitale déjà soumise au futur occupant.

Nicolas d'Estienne d'Orves nous fait comprendre,

à travers les égarements de Guillaume, combien en matière d'éducation sentimentale certaines périodes sont sans doute plus décisives que d'autres... On pourrait considérer comme artificiel, voire frivole, le procédé qui consiste à lâcher ce huron à gueule d'ange dans ce monde décadent du Paris de l'Occupation, entre un dîner avec Cocteau, Picasso et Aragon et une première de Darius Milhaud, tandis que passent les ombres de Maurice Sachs et de Rebatet. Cependant, si la reconstitution historique n'est pas pesante, c'est que la poétique du désastre n'est pas le propos de l'auteur. Son monde est avant tout une scène, un spectacle tragi-comique, et les références de cette fresque sont plutôt à aller chercher vers la *Lola Montes* d'Ophüls ou *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* de Minnelli. Ce qui n'interdit pas la gravité. Celle qu'annonce le titre de ce livre désenchanté, tant il est vrai qu'il n'est pour Guillaume Berkeley, comme sans doute pour Nicolas d'Estienne d'Orves, de fidélité qui vaille qui ne soit d'abord celle qui les lie à leur enfance.

OLIVIER MONY

Nicolas
d'Estienne d'Orves

**Les fidélités
successives**

ALBIN MICHEL

TIRAGE : NC
PRIX : 23,90 EUROS ; 720 P.
ISBN : 978-2-226-24294-5
SORTIE : 23 AOÛT



30 AOÛT > ROMAN France

L'amour dure deux ans

Florian Zeller entre chez Gallimard avec un roman sur l'Europe, l'amour et le couple : *La jouissance*.



S'il s'est montré très actif sur le front théâtral, Florian Zeller n'avait pas publié de roman depuis *Julien Parme* (Flammarion 2006, repris en J'ai lu). Délaisant la rue Racine pour la nouvelle rue Gaston-Gallimard et la fameuse couverture blanche, il opère son retour en librairie avec *La jouissance* dont le sous-titre est *Un roman européen*. Nicolas et Pauline vivent ensemble depuis deux ans. Le premier est un jouisseur, la seconde une angossée. Les deux raffolent de la chanson *Perfect day* de Lou Reed et appartiennent à une génération « qui est complètement passée au travers des filets de l'Histoire : pas de victoire, pas de bourreau, pas de sang ». Nicolas a eu un arrière-grand-père issu de la grande aristocratie russe qui s'est reconverti en chauffeur de taxi lorsqu'il s'est exilé à Paris. A 30 ans, ce fou de cinéma n'est pas devenu le réalisateur reconnu qu'il aurait voulu. Pauline, 28 ans, travaille quant à elle dans une grande entreprise de cosmétique. Elle a perdu son père, adore André Breton et a eu un chat

baptisé Platon dont elle s'est séparée car Nicolas ne supportait pas ses poils. Le constat fait par Florian Zeller se révèle plus terrible encore que celui de Frédéric Beigbeder. A l'en croire, l'amour ne dure pas trois ans mais deux. Désormais, quand il fait l'amour avec Pauline, Nicolas imagine que se joint à eux Sofia, une jeune Polonaise, qui ne croit pas à l'amour et veut être libre.

Dans son portrait générationnel réussi, l'auteur de *La fascination du pire* (Flammarion 2004, prix Interallié, repris en J'ai lu) convoque Milan Kundera et Adam Thirlwell, Jean-Paul Sartre et Michel Leiris. Il est aussi question de l'Europe, de la Roumanie et la Pologne. De jalousie et de dispute. De la tentation qui s'abat sur Nicolas lorsqu'il retrouve Victoria, mannequin posant en sous-vêtements pour des photos, qu'il rejoint dans la chambre 201 d'un hôtel parisien. La vie est courte et le désir sans fin, semble dire Zeller, dont les héros se heurtent aux vitres du quotidien.

ALEXANDRE FILLON

Florian Zeller
La jouissance
GALLIMARD
TIRAGE : 30 000 EX.
PRIX : 16,90 EUROS ; 224 P.
ISBN : 978-2-07-013841-8
SORTIE : 30 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN France

Les variations Weber

Troisième roman de **Jean Mattern**, *Simon Weber* est le livre le plus abouti de l'éditeur et responsable des acquisitions de Gallimard.



Les romans de Jean Mattern racontent tous des quêtes identitaires, des voyages intérieurs ou bien réels. Après *De lait et de miel* (Sabine Wespieser éditeur, 2010), où l'on cheminait de la Roumanie à la Champagne, *Simon Weber*, le troisième et sans doute le plus abouti, ne déroge pas à la règle. Le narrateur éponyme est un étudiant en médecine qui n'a pas encore 20 ans. Il s'agit là d'un fils unique qui cohabite dans le 14^e arrondissement avec son père. Un père traducteur qui travaille notamment à une nouvelle version de *La montagne magique* de Thomas Mann – jadis, Gabriel, le héros des *Bains de Kirały* (Sabine Wespieser, 2008), s'attaquait quant à lui au *Docteur Faustus* ! Modèle de self-control, qui l'a éveillé à la culture, « Pa » a élevé seul son fils après le décès prématuré de la mère. Une journaliste culturelle anglaise, morte peu avant le 11 septembre 2001. Simon a eu une tumeur maligne au cerveau, il a suivi une chimiothérapie qui lui a fait perdre ses

cheveux et l'a obligé à faire appel aux services du Cecos à l'hôpital Cochin. Juste après le traitement, il a ressenti le besoin de prendre l'air et de la distance. De partir, à quatre heures d'avion, dans un pays où personne ne l'attendait. Israël, il s'y est aussi rendu un peu à cause d'Amir, l'étudiant qui l'a secouru à Paris un jour où il était pris de malaise sur un banc du parc Montsouris. Sur place, alors qu'il est hébergé chez Amir, le convalescent peut converser grâce à Skype avec Clarice. Sa complice et meilleure amie depuis l'adolescence dont la présence a toujours égayé son quotidien. Il peut aussi découvrir les plaisirs de la chair dans les bras de Rivka. Une femme plus âgée que lui de seize ans, qui en a surtout fait son amant en espérant tomber enceinte...

Très beau et original roman de formation, le nouvel opus de Jean Mattern parle du corps et de l'esprit. De la distance qui nous sépare parfois des êtres que l'on aime. L'éditeur et responsable des acquisitions chez Gallimard s'y montre plus libre et plus fin que jamais. AL. F.

Jean Mattern
Simon Weber
SABINE WESPIESER
TIRAGE : 6 500 EX.
PRIX : 17 EUROS ; 160 P.
ISBN : 978-2-84805-115-4
SORTIE : 23 AOÛT



29 AOÛT > ROMAN France

Un Epsilon dans le Bocal



Sumommé, dans sa cité périphérique – laquelle répond au nom de « Bocal » –, Epsilon, tant son existence est insignifiante, le héros de cette saga moderne est un triste sire. Un gars sans scrupules, prêt à tous les trafics pour subsister sans rien faire, si ce n'est se camérer, dealer, louer ses charmes aussi bien à de vieilles rombières qu'à Phil, un riche Américain. Il sera même gogo-danseur dans une boîte homo du sud de la France... Dans son environnement, outre ses parents totalement à côté de la plaque, il y a son frère aîné, un petit frimeur délinquant qui finira vite sa triste existence sous les balles d'un tueur mandaté par Lacrymo l'Albinos. Celui-là, c'est un être hors du commun. Le caïd local, qui n'aime guère que de petits caves empiètent sur son territoire et grignotent son business. C'est un



DR/LE DILETTANTE

gentleman dealer en gros, un intello philosophe, « un Proust dans la schnouffe » qui fait vivre toute une bande de demi-sels sumommés « les gars de la narine ». Epsilon a de la chance, car

Lacrymo l'a à la bonne, et l'aidera à plusieurs reprises. Surtout, il l'épargnera, contrairement à son frère, même quand le jeune inconscient aura tenté de le doubler !

L'histoire débute dans les années 1980 – Epsilon est né en 1970 –, celles où le contraste entre les yuppies et les paumés apparaît de plus en plus évident, les années Dallas, smurf, graphs et breakdance. Epsilon, lui, finira par réussir, dans la chanson, au terme d'une série de tribulations et de mésaventures aussi cocasses que difficiles à synthétiser. Au passage, il fait la connaissance de Louis Morhan, un écrivain moyennement sympathique. Il faut dire que le voyou a séduit sa femme et sa fille ! Morhan le choisira comme héros d'un de ses romans, celui-là même que le lecteur est censé avoir entre les mains.

Pour son troisième roman au Dilettante, Anne Lenner a concocté une fable aux petits oignons, amoral et déjantée, menée à grandes guides et qui se terminera en feu d'artifice. Lacrymo peut préparer ses mouchoirs...

J.-C. P.

Anne Lenner
Ça va trop vite
LE DILETTANTE
TIRAGE : 2 222 EX.
PRIX : 17,50 EUROS ; 288 P.
ISBN : 978-2-84263-723-1
SORTIE : 29 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN Islande

La route de la chance

Révlée avec *Rosa candida*, Audur Ava Olafsdottir conduit une jeune femme fantasque et un enfant sourd dans une échappée islandaise.



L'Islandaise Audur Ava Olafsdottir, dont le premier roman traduit en français par Zulma, *Rosa candida* (réédité en février chez Points), a été l'un des grands succès de la rentrée littéraire 2010, confirme avec cette *Embellie* son goût pour les voyages initiatiques sous le signe du hasard et de la chance, et sa tendresse pour des personnages un peu à côté de leur vie, prenant tout avec une dose d'humour fataliste. L'attachante narratrice de cette histoire, une habitante de Reykjavik de 33 ans, mariée et sans enfant, correctrice et traductrice, est à un tournant de sa trajectoire puisqu'on apprend au début de l'histoire que son mari la quitte. Elle accueille la nouvelle avec une légèreté résignée. Sans juger, ni résister. Libérée des liens conjugaux, elle va d'ailleurs avoir besoin de sa philosophie de vie pour affronter des situations aussi inédites qu'improbables : gagner à deux loteries – un chalet d'été et un énorme magot – et se retrouver responsable du fils de 4 ans, sourd et malvoyant, de son amie Audur, enceinte de six mois et hospitalisée.

Comme dans *Rosa candida*, on prend la route. Ici, cap sur l'est, sur la nationale 1 qui fait le tour de l'île, en compagnie de Tumi, singulier garçonnet équipé de grossières prothèses auditives et de lunettes cul-de-bouteille. On est en novembre, visiblement pas la saison idéale pour faire du tourisme. Et comment se comporter avec un enfant pareil quand on affiche, à l'égard de tout être humain de moins de 16 ans, une incompréhension et une prévention trop affirmées pour ne pas paraître suspecte, ainsi que le suggère un autre récit (moins drôle), inséré entre les lignes du texte principal. « *Me voilà en vadrouille dans le noir et la pluie avec un enfant qui ne m'est rien, trois animaux de compagnie dans un bocal, un petit tas de documents qui ne valent pas la peine d'être mentionnés et, last but not least, une boîte à gants bourrée de billets de banque : tout baigne.* » La romancière islandaise conduit les péripéties de son insolite équipage avec une fantaisie en roue libre, pour une échappée plutôt belle.

V. R.

Audur Ava Olafsdottir

L'embellie

ZULMA

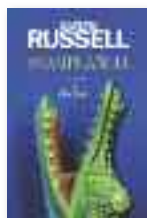
TRADUIT DE L'ISLANDAIS
PAR CATHERINE EYOLFSSON
TIRAGE : 25 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 416 P.
ISBN : 978-2-84304-589-9
SORTIE : 23 AOÛT



23 AOÛT > PREMIER ROMAN Etats-Unis

Dans les marais

Swamplandia, le premier roman de Karen Russell, a fait partie des trois finalistes du prix Pulitzer 2012, aux côtés de Denis Johnson et David Foster Wallace.



Ancienne championne nationale, Hilola Bigtree est une dompteuse d'alligators réputée. En maillot de bain vert deux-pièces, elle plonge dans la fosse pour assurer son numéro. Bienvenue à Swamplandia, en Floride. Un parc d'attractions situé sur une île, à une cinquantaine de kilomètres du réseau électrique du continent, qui a longtemps fait recette. Hilola est l'épouse de Chef Bigtree, un homme pour qui le paradis et l'enfer n'existent pas, et la mère de trois enfants, Kiwi, Ossie et Ava, la narratrice de ce premier roman de Karen Russell.

Ava a 12 ans quand sa maman est brutalement emportée par un cancer. Dès lors, tout commence à décliner. La fréquentation du parc ne cesse de baisser, le ferry débarque de moins en moins de visiteurs, et parfois même aucun. Kiwi fugue sur le continent pour devenir agent d'entretien dans

un parc plus flamboyant, le « *Monde de l'Obscur* ». Ossie découche, s'essaye au spiritisme, parle aux morts et aux fantômes, porte « *des turbans de sa confection très peu flatteurs* ».

Ava, elle, n'a pas envie d'aller sur le continent, avec « *ces flots de voitures et de gens, les gaz d'échappement au-dessus de l'autoroute, ces lotissements couleur de dragées où les continentaux [sont] sagement rangés comme des couverts dans un tiroir* ». Un jour, elle rencontre un oiseleur, avec une longue houppe... Plébiscité par le *New York Times* comme l'un des cinq meilleurs romans américains de 2011, finaliste du Pulitzer, non décerné cette année, le coup d'essai de Karen Russell, née à Miami en 1981, distille il est vrai une ambiance unique. L'écrivaine, dont on attend la traduction du recueil de nouvelles *St. Lucy's home for girls raised by wolves*, s'impose déjà comme une voix singulière et forte de la jeune littérature américaine. AL. F.

Karen Russell

Swamplandia

ALBIN MICHEL

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR VALÉRIE MALFOY
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 22 EUROS ; 420 P.
ISBN : 978-2-226-24300-3
SORTIE : 23 AOÛT



30 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Loin du soleil levant



Elles s'appellent Katsuo, Fumiko, Setsuko, Mayaso, Hanako ou Miyoshi, mais on ne le saura que bien plus tard. Ce sont des jeunes filles, presque parfois encore des petites filles. Elles ont des cheveux noirs, de longs

pieds plats, des kimonos. Elles savent coudre et cuisiner. Certaines viennent de la ville, de la campagne, d'autres de la montagne. Certaines n'ont jamais vu la mer, « *sauf en image* ». Toutes ont abandonné leur famille en ce début de XX^e siècle pour une existence qu'elles pensent meilleure. Le bateau a quitté le Japon, traverse l'océan Pacifique et les emmène à San Francisco, « *au pays des géants* ». Où les attendent des maris qu'elles connaissent juste à travers une photo.

Julie Otsuka, dont on n'a pas oublié le formidable premier livre, *Quand l'empereur était un dieu* (Phébus 2004, repris en 10/18), est enfin de retour avec un roman tout aussi puissant. La Californienne d'origine japonaise, née en 1962, donne à entendre les voix de ses protagonistes, leurs peurs, leurs attentes ; elle décrit leur arrivée, leur nuit de noces. Les exilées vont travailler dans les champs, cueillir du raisin, déterrer des pommes de terre, trier les haricots verts avec discipline et



endurance, vivre à l'écart, essayer de se familiariser avec la langue anglaise. Plus tard, quelques-unes seront employées comme personnel de maison par de grandes dames américaines blanches, qui leur donneront de nouveaux prénoms. Dames dont les maris parfois n'hésiteront pas à abuser d'elles... La prose majestueuse de Julie Otsuka sonne comme une douloureuse mélodie tenue et lancinante. Nul pathos ici pour évoquer la douleur, la violence sourde ou réelle. La romancière montre la venue des enfants, les années et les décennies qui filent. Avant que ne parviennent des rumeurs parlant de la guerre, d'arrestations, de déportations en masse... Impressionnant d'un bout à l'autre. AL. F.

Julie Otsuka

Certaines n'avaient jamais vu la mer

PHÉBUS

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEREAU
TIRAGE : 5 000 EX.
PRIX : 15 EUROS ; 144 P.
ISBN : 978-2-7529-0670-0
SORTIE : 30 AOÛT



23 AOÛT > ROMAN Canada

La croisière s'amuse



Michael Ondaatje

BEOWULF SHEEHAN PEN/AMERICAN CENTER/LOUIER

Sur le paquebot qui l'emmène en Angleterre, un jeune Ceylanais vit vingt et un jours d'exception.



Michael Ondaatje, auteur de l'illustre *Patient anglais* et prix Médicis étranger pour *Le fantôme d'Anil* (L'Olivier, 2000), poursuit, avec *La table des autres*, son entreprise d'apparence autobiographique, qu'il revendique en tant qu'« œuvre de fiction » et « produit de l'imagination ».

Le premier volet, *Un air de famille* (L'Olivier, 1991), se situait dans son île natale, Ceylan (futur Sri Lanka). Il y racontait les amours de ses parents, sa découverte du monde.

Aujourd'hui, on est en 1954. Michael a grandi, il a 11 ans. Et il s'embarque seul pour un fabuleux voyage. Sur le paquebot *Oronsay*, il part rejoindre sa mère qui l'attend en Angleterre. Pendant vingt et un jours, le jeune garçon, en compagnie des deux amis, le tendre Ramadhin et Cassius le révolté, va vivre de longues vacances. Une parenthèse hors du monde des adultes, avec pour terrain de jeux, un grand navire dont ils explorent chaque recoin, profitant de toutes les occasions pour faire des bêtises, côtoyer des personnages étonnants réunis ici par hasard et parfaitement disponibles, et se faire raconter leurs histoires.

Au début, lorsqu'il monte à Colombo sur l'*Oronsay*, Michael est impressionné : le navire est immense, luxueux – du moins dans sa partie chic, les premières classes, où il n'est, en principe, pas admis. Mais, une fois le trio de petits diables constitué, ils vont le sillonner méthodiquement, se risquer de la cale – où un botaniste farfelu fait pousser un drôle de jardin – à la salle des machines, sans oublier la piscine sur le pont, à la-

quelle ils n'ont théoriquement pas droit, mais où ils se glissent à l'aube, avant que les passagers VIP n'arrivent. Occasion, aussi, de s'empiffrer au buffet des premières.

Le plus déluré de la bande, c'est Cassius, qui deviendra un peintre célèbre et contestataire. Ramadhin, lui, est plus timoré, empêché par son asthme de participer à tous les coups. Comme ce jour de tempête où il a dû attacher ses copains sur le pont pour qu'ils profitent du spectacle, au risque d'y rester ! La croisière s'amuse et les escales défilent, Aden, le canal de Suez et Port-Saïd, Marseille. A Londres, qu'ils n'abordent pas sans appréhension, tout sera fini. Même si les amis se reverront, jusqu'à la mort : celle de Ramadhin, par exemple, dans les années 1970, dont Michael avait épousé la sœur, Massi. Le couple s'est ensuite séparé.

Au fil de l'eau, Michael mêle son passé, son présent d'alors et son futur, dans un va-et-vient virtuose. Il dépeint des personnages extraordinaires, comme Miss Lasqueti (une espionne ?) avec ses pigeons voyageurs, Sir Hector, le milliardaire marabouté par un saint homme et mort de la rage, ou encore ce Baron monte-en-l'air qui fera de lui son complice. Il y a aussi sa belle cousine, Emily, dont il est un peu amoureux...

La table des autres – la sienne, celle des anonymes qui n'ont pas droit à celle du commandant – est un roman d'initiation envoûtant, où l'humour affleure à chaque page, servi par une langue d'une élégance rare. Michael Ondaatje est un grand écrivain, avec un imaginaire à la fois multiple et absolument personnel. J.-C. P.

Michael Ondaatje

La table des autres
L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA)
PAR MICHEL LEDERER
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 22,50 EUROS ; 264 P.
ISBN : 978-2-87929-818-4
SORTIE : 23 AOÛT



9 782879 298184

22 AOÛT > ROMAN Italie

Violence et passion



Un coup d'essai, fût-il un coup de maître, est parfois aussi un coup de chance. Dans le cas de Silvia Avallone, le doute n'est plus permis. Cette jeune femme (28 ans) est bien scandalement douée.

Découverte par Liana Levi l'an dernier avec *D'acier*, roman âpre et beau, qui lui valut un large succès public et le prix des Lecteurs de *L'Express*, elle revient cette fois-ci avec un court récit, *Le lynx*, initialement paru dans les pages du *Corriere della Sera*. Et la magie de son style lapidaire, où violence et passion s'expriment avec le même laconisme, opère de nouveau. C'est toujours la même chanson. Celle du type qui s'éprend d'une personne qui n'est pas son genre. Piero est celui-là. Un pauvre gars, la quarantaine, mal marié du côté de Turin, qui vivote de trafics de clopes, de cambriolages et de petits braquages. Il aime les belles bagnoles, les puttes, les montres de luxe, et se souvenir de son père, d'autant plus mythifié que celui-ci l'a quitté, parti vivre sa vie mafieuse, alors qu'il n'était encore qu'un

SOPHIE BASSOULS/LIANA LEVI



enfant. Un soir, dans les toilettes d'un restauroute qu'il s'approprie à délester de sa recette quotidienne, il rencontre un ado plongé dans la lecture d'une BD (« deux yeux en fente mince, un peu divergents, d'un bleu indéfinissable proche

de la glace. Une dizaine de piercings dans les oreilles, un au sourcil et un autre à la lèvre inférieure. Les traits irréguliers, comme si le visage avait été cassé en morceaux et recollé à la va-vite par le chirurgien de garde. A sa façon, unique sur toute la surface de la terre, il était d'une beauté foudroyante »). Le reste, vacances au ski, cadeaux, petites trahisons et grands chagrins, ne sera plus qu'une suite de causes et de conséquences...

Silvia Avallone mène son affaire romanesque, ce « Rocco sans ses frères », avec une belle autorité, une froideur magnifique qui n'exclut pas la compassion. Cette fille-là n'a pas fini de nous en faire lire... O. M.

Silvia Avallone

Le lynx

LIANA LEVI

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR FRANÇOISE BRUN
TIRAGE : 12 000 EX.
PRIX : 4,30 EUROS ; 64 P.
ISBN : 978-2-86746-622-9
SORTIE : 22 AOÛT



9 782867 466229

29 AOÛT > PHILOSOPHIE France

Miroir de l'histoire

Jacques Rancière interroge les rapports entre les images et le passé.



Jacques Rancière s'est beaucoup intéressé à l'histoire, à sa signification, à ce qu'on lui fait dire. A l'occasion de l'exposition « Face à l'histoire » organisée en 1996 au Centre Pompidou, il avait donné deux textes, le premier pour introduire une série de films documentaires, le second pour l'imposant catalogue. Introuvables depuis des années, les voici réunis.

Ils s'inscrivent bien dans la démarche de ce philosophe, né en 1940, élève de Louis Althusser à Normale sup, qui articule savamment poétique et politique. A 25 ans, il cosignait *Lire le Capital* (Puf, « Quadrige ») et en 1981 il publiait sa thèse d'Etat, *La nuit des prolétaires* (Fayard), sur l'émancipation ouvrière et les utopistes au XIX^e siècle. L'histoire s'inscrit donc comme un élément essentiel dans sa réflexion. Une histoire qui ne s'arrête jamais, car, pendant que nous l'observons, pendant même que nous y participons, elle continue.

Dans *Figures de l'histoire*, il est question de la représentation de ce qui a été, donc de l'histoire à travers le pouvoir de représentation des images de l'art. Godard, Farocki, Straub et Huillet, Flaubert, Mallarmé, Nietzsche et quelques autres servent de repères à cet itinéraire cinéphilique



Jacques Rancière

et littéraire où l'image est convoquée comme auxiliaire, mais aussi quelquefois comme acteur à part entière.

« *Le cinéma parle de l'histoire en faisant l'inventaire de ses moyens de faire de l'histoire, dans le double jeu des raisons et de leur suspens.* » Il n'est pas d'image qui ne dise quelque chose de ce qui est admis par l'histoire. Certains films nous montrent aussi ce que nous ne voulons pas voir, l'invisible qui crève les yeux. Ils accèdent alors au rang de documents. Mais, le plus souvent, le

cinéma se contente de ne montrer que le visible, et cela depuis le premier film, *La sortie de l'usine Lumière à Lyon*. Ce qui se passe à l'intérieur, dans l'usine, reste à imaginer et est rarement exposé, constate Jacques Rancière.

Le philosophe, qui a longtemps enseigné à l'université Paris-8, estime à propos des relations que l'histoire entretient avec l'image qu'il faut retourner la formule d'Adorno, lequel considérait l'art impossible après Auschwitz. « *C'est l'inverse qui est vrai : après Auschwitz, pour montrer Auschwitz, seul l'art est possible, parce qu'il est toujours le présent d'une absence, parce que c'est son travail même de donner à voir un invisible, par la puissance réglée des mots et des images, joints ou disjoints, parce qu'il est ainsi le seul propre à rendre sensible l'inhumain.* »

Comme toujours avec Rancière, on est saisi par la densité du propos, le choix des mots, la non-dilution du raisonnement. Là où tant d'autres écrivent beaucoup pour dire peu, lui dit beaucoup en peu de mots. Il irait même jusqu'à laisser son lecteur compléter le raisonnement. Ce qui est une belle qualité pour un philosophe.

LAURENT LEMIRE

Jacques Rancière

Figures de l'histoire

PUF

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 10 EUROS ; 80 P.

ISBN : 978-2-13-059511-3

SORTIE : 29 AOÛT



9 782130 595113

22 AOÛT > HISTOIRE France

Sous le signe de Calvin

Patrick Cabanel publie un monumentale *Histoire des protestants en France*.



Quel rapport existe-t-il entre Lionel Jospin, Jean-Luc Godard, Paul Ricœur, Jérôme Seydoux, Pierre Curie, Bernadette Lafont, Roland Barthes, André Gide et le Renaud de *Laisse béton* ? Ils sont tous protestants. A des degrés divers, avec des convictions différentes, chacun a été marqué ou pour le moins effleuré par cette éducation chrétienne. Voici donc achevée cette *Histoire des protestants en France* annoncée depuis quelques années. Un livre épais comme une bible, didactique comme une épître, édifiant comme un évangile. Patrick Cabanel a mis tout son savoir dans ce pavé qui relève de la sociologie religieuse, de la théologie, de l'anthropologie historique et de la chronique.

Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Toulouse Le Mirail et directeur de la revue *Diasporas*, il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur ce thème. En 2009, il a republié chez

Durand-Peyroles, un éditeur vendéen, *L'histoire des protestants en France* de Guillaume de Félice (1803-1871), qui s'achève en 1860. D'une certaine manière, il a voulu actualiser ce travail en s'appuyant sur les nombreuses études effectuées dans les années 1960 et qui se sont taries depuis. Voici donc, non pas la synthèse, mais l'analyse complète du sujet. Patrick Cabanel reprend tout, depuis le XVI^e siècle jusqu'à aujourd'hui, avec les grandes dates, les lieux, les personnages, les villes. Et le moins que l'on puisse dire est que cette épopée religieuse est tragique ou, jusqu'à la Révolution, placée sous le signe de la violence, entre la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes.

Si les protestants représentent aujourd'hui 3 % de la population – contre 10 % au XV^e siècle –, la part protestante dans l'histoire de France est beaucoup plus importante. C'est cette part que Patrick Cabanel a souhaité montrer, sans écrire une autre histoire de France, mais pour faire comprendre combien la pensée de la Réforme, le sens moral, l'engagement étatique, la dynamique entrepreneuriale, ont compté dans la for-

mation de ce qu'il est convenu d'appeler « l'esprit français ».

Cette *Histoire des protestants en France* n'est donc pas l'histoire d'un échec, et Patrick Cabanel pointe les aspects positifs de cette survie têtue. Certes, cette traversée du passé est faite de douleurs, de massacres, de vindictes, de haine, mais elle témoigne aussi d'un long apprentissage de la tolérance et du pluralisme.

On lira donc cette chronique – il vous faudra un peu de temps... – non pas comme une histoire confessionnelle, mais comme ce qui établit un apport décisif dans la constitution de l'identité française, au même titre que les autres religions. Une meilleure compréhension de ce que nous sommes devenus passe par la connaissance de ce que nous avons été. Il n'est jamais inutile de le rappeler. L. L.

Patrick Cabanel

Histoire des protestants en France. XVI^e-XXI^e siècle

FAYARD

TIRAGE : 3 500 EX.

PRIX : 42 EUROS ; 1 488 P.

ISBN : 978-2-213-62684-0

SORTIE : 22 AOÛT



9 782213 626840

29 AOÛT > HISTOIRE Italie

Quelles galères !

Alessandro Barbero fait le récit de la bataille de Lépante. Un choc épique au XVI^e siècle !



En 1571, au cours de la bataille de Lépante, un soldat perd l'usage de la main gauche. Cela lui vaut le surnom de « Manchot de Lépante », mais on le connaît mieux sous le nom de Miguel de Cervantès.

L'auteur de *Don Quichotte de la Manche* fait une discrète apparition dans le tableau brillant d'Alessandro Barbero. Il n'en est évidemment pas le personnage principal. Le propos de l'historien italien, qui s'est déjà illustré par quelques récits fameux de batailles comme celle, peu connue, d'Andrinople le 9 août 1378 (*Le jour des barbares*, Champs-Flammarion, 2010) ou celle, célèbre, de *Waterloo* (Champs-Flammarion, 2008), est avant tout de raconter ce choc épique des galères entre l'Orient et l'Occident.

La bataille navale en elle-même n'occupe que les tout derniers chapitres. L'essentiel de cet ouvrage extrêmement précis, qui va jusqu'à donner en annexe le nom de chaque galère chrétienne et celui

de son capitaine, se concentre sur la description du monde d'alors, cette Méditerranée faite de commerce et de querelles. Tout commence avec l'invasion par les Turcs de Chypre, alors possession vénitienne. Le pape Pie V en profite pour appeler à la guerre. Il obtiendra une bataille et l'appui de l'Espagne.

D'un côté, la flotte turque d'Ali Pacha, fleuron de l'Empire ottoman, qui règne sur les mers depuis Soliman le Magnifique. De l'autre, une flotte chrétienne comprenant des navires espagnols, vénitiens, génois, pontificaux et maltais sous le commandement de don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles Quint et demi-frère du roi d'Espagne Philippe II.

La flotte chrétienne, forte de quelque 200 galères, se rassemble à Messine. Le 7 octobre 1571, elle attaque les 300 navires de la flotte ottomane, qui subit une défaite aussi inattendue que sévère. Avec un lourd bilan : plus de 30 000 morts.

Cet ouvrage pourrait apparaître plus savant et moins « grand public » que les précédents. Il n'en est rien. Barbero maîtrise parfaitement son sujet et sa narration. Il s'attache à nous présenter tous les

préparatifs de la bataille : le ballet diplomatique, la construction des navires, le recrutement des soldats, l'enrôlement des forçats et des vagabonds comme galériens, etc. Un peu comme dans *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq, on attend et on observe les comportements, les alliances, les inquiétudes. Jusqu'à l'assaut final qui révèle la supériorité des chrétiens, due à leur puissance de feu et à leur capacité à éperonner les vaisseaux ennemis.

Dans *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Braudel se demandait si la bataille de Lépante était une victoire sans conséquences. Barbero montre qu'elle eut peu de répercussion dans le rapport des forces en Méditerranée et explique que ce fut surtout une affaire d'impact émotif et de propagande pour le monde chrétien. Car, dès 1573, Venise dut abandonner Chypre aux Turcs... L. L.

Alessandro Barbero

La bataille des trois empires. Lépante, 1571

FLAMMARION

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR PATRICIA FARAZZI ET MICHEL VALENSI
TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 29 EUROS ; 680 P.
ISBN : 978-2-08-122952-5
SORTIE : 29 AOÛT



24 AOÛT > BD Espagne

Fantômes de Patagonie

Une puissante évocation de la Patagonie et des Patagons, de souche ou d'adoption, par le dessinateur argentin **Jorge González**.



Remarqué il y a deux ans pour *Bandonnéon*, superbe récit d'initiation et parabole sur l'Argentine à travers le tango, également publié par Dupuis, voici Jorge González. Le dessinateur argentin, installé depuis quinze ans en

Espagne, revient sur ses terres natales pour un hommage ambigu à la Patagonie. Glissant de la Terre de Feu à la province de Chubut, étagant son récit sur près d'un siècle, d'une dramatique chasse à l'Indien en 1888 jusqu'au début des années 1970 où le pays vit au rythme des sitcoms à l'eau de rose, il livre une évocation puissante de ce territoire désolé et de ses mélancoliques habitants.

Car Jorge González ne prétend pas boucler une histoire cohérente de bout en bout. Sur le plan narratif comme sur le plan graphique, il s'exprime par bribes qui viennent peu à peu s'assembler – ou pas – pour former un ensemble mouvant et indistinct, fait de trajectoires individuelles, d'aléas climatiques, de rêves ou d'événements fortuits. *Chère Patagonie* est d'abord une respiration, un souffle qui traverse le brouillard et la bruine pour embrasser tour à tour colons et Indiens mapuches, Patagons de souche ou d'adoption.



Des ocres assourdis et des gris qui composent la palette du dessinateur émergent cependant des silhouettes qu'on retrouve par-delà les décennies après les avoir crues perdues. Il y a Taylor, cowboy sans états d'âme, reconverti en aubergiste contemplatif ; le flegmatique cacique Maniqueque ; Karl et Alicia, un couple d'Allemands échoués dans l'improbable village de Facundo dont il tiennent le magasin général ; puis leur fils Julian, qui rêve de la ville et de la modernité ; ou encore Roth, un autre Allemand, en repérage

pour un film ethnographique. Jorge González fait du ballet alangui de leurs rencontres un puzzle aux possibilités multiples mais rarement développées sur un territoire qui semble transformer en plomb les semelles de tous ceux qui le parcourent. **FABRICE PIAULT**

Jorge González

Chère Patagonie
DUPUIS,
AIRE LIBRE »

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR THOMAS DASSANCE
TIRAGE : 800 EX.
PRIX : 26 EUROS ; 146 P.
ISBN : 978-2-8001-5613-2
SORTIE : 24 AOÛT

